

---

# Trente identités sur un nombre illimité

---

Herménégilde Chiasson, artiste, écrivain et cinéaste  
*Robichaud, Acadie, Nouveau-Brunswick*

Max Koslof, le célèbre critique d'art américain, est d'avis que chaque personne fait au moins partie de 30 minorités et que la notion d'identité s'est éraflée dans des manifestations de plus en plus fragmentaires. Cette marginalisation du phénomène de l'identité, qui autrefois se voulait une manœuvre réductrice et centrale de la personnalité, s'est déplacée vers une manifestation contextuelle aux multiples ressorts. Une telle manœuvre a entraîné une certaine confusion qui, alliée à l'échec de l'Histoire et à l'augmentation sans cesse accrue de la masse d'information, nous laisse pantois et naufragés dans une sorte de zone grise qui n'est pas sans rappeler l'obscurité du Moyen Âge quand le corps signalait son intensité et que le démon était un personnage avec lequel il fallait composer.

J'ai donc décidé de vous faire part de 30 identités qui s'articulent sur divers modes, mais principalement sur le mode anecdotique qui a l'avantage, selon moi, d'ouvrir considérablement la sémantique du débat. La précarité de ce texte tient sans doute au fait que je suis devenu avec le temps un praticien et de moins en moins un théoricien. En ce sens, mes conclusions sont toujours du domaine provisoire, se modifiant constamment dans leurs élaborations et se vérifiant parfois dans le regard des autres. En d'autres mots, une identité de plus en plus floue, ancrée à quelques certitudes provisoires. Il m'a

toujours semblé qu'il n'en fallait pas plus pour habiter dans un monde postmoderne.

### **1. Je ne sais plus développer une idée. Une identité fragmentaire**

Je me suis aperçu récemment que le fait de développer une idée constituait pour moi un effort trop contraignant et que j'en retirais à la fin un ennui morose et profond. Malgré toute la bonne volonté que j'avais mise à me convaincre du contraire, je finissais toujours par produire une vision fragmentée du réel. Le cubisme, Nietzsche, Kleist, Barthes, le *zapping*, Duchamp, la Bugatti Royale, le vidéoclip, etc., sont autant d'indices qui nous disent sans compromis qu'il ne sera plus jamais possible d'être Descartes. Je parle pour moi, bien sûr.

Du moment où j'ai compris qu'en fait je pouvais me passer de tous les détails qui peuvent devenir ennuyants et fatigants et me concentrer sur l'essentiel de mon propos, je me suis mis à exploiter les ruptures et le montage. Je me suis ensuite demandé si ce changement ne provenait pas de mon travail dans le cinéma qui est probablement le seul art à procéder par ruptures et à glorifier l'ellipse.

J'ai exploité cette technique au théâtre, au cinéma bien sûr, en arts visuels et surtout en écriture. Un des livres où j'ai tenté de faire une synthèse tout en donnant une vision périphérique de mon travail s'appelle *Existences*. Il peut se lire un peu comme une série de synopsis, de contes, de nouvelles elliptiques pour des scénarios que je me promets de tourner un jour.

### **2. Je me souviens. Une identité triviale**

Je me souviens que Jean Coutu incarnait le Survenant.

Je me souviens que le slogan publicitaire des lames Gillette était « Vif d'allure, vif d'esprit » et que celui du sirop Lambert était « Le rhume n'atteint guère qui emploie le sirop Lambert ».

Je me souviens que Miville Couture faisait une parodie des Anglais à travers un personnage qui se nommait le major Plum Pudding.

Je me souviens du temps où les boules noires se vendaient cinq pour une *cenne*.

Je me souviens que Patti Page chantait *Tennessee Waltz*.

Je me souviens d'avoir vu René Lévesque en coupe-vent beige, en train de prendre un verre au bar de l'Auberge des Gouverneurs de Québec.

Je me souviens que Gilles Deleuze avait la voix rauque comme une vieille sorcière et que Roland Barthes pontifiait comme un évêque qui sort de table.

Je me souviens que le vrai nom d'Édith Piaf était Édith Giasson.

Je me souviens que Susan Sontag m'avait ridiculisé parce que je lui avais dit que le corps ne servait plus qu'à produire de la jouissance et de la douleur.

Je me souviens que, dans *Les belles histoires des pays d'en haut*, Séraphin Poudrier méprisait son beau-frère Bidou Laloge.

Je me souviens que tante Lucille finissait ses contes par « et coui, coui, coui, mon histoire est finie, mes petits amis ».

Je me souviens que Joe Brainard a fait un texte qui s'appelle « Je me souviens », repris par Georges Perec, repris ici...

Je me souviens, qu'est-ce que ça veut dire, sinon faire des effets d'identité, évoquer des moments, des soupirs identiques.

### 3. *Passeport. Une identité insignifiante*

Dans mon nouveau passeport, il n'y a plus, comme dans le précédent, mention du fait que je mesure 5 pieds 8 pouces, que j'ai les cheveux bruns foncés, que je pèse 160 livres, que j'ai les yeux bruns. On n'y dit pas non plus que tout citoyen canadien est sujet britannique. Tous ces détails semblent devenus insignifiants pour mon identification par les autorités frontalières.

On a cru bon de retenir le fait que je suis de nationalité canadienne, né le 7 avril 1946, de sexe masculin, à Saint-Simon au Canada, que le passeport a été émis le 4 octobre 1989, à Fredericton, et qu'il va expirer le 4 octobre 1994. Il y a environ quatre milliards de personnes sur la Terre. Pour ne pas me confondre avec l'ensemble

du genre humain, il y a ce document qui me différencie et me sert de rempart contre l'anonymat.

Autrefois, quand je vivais en France, on nous disait qu'il fallait faire très attention à notre passeport qui, sur le marché noir, était alors coté au deuxième rang de toutes les identités nationales.

#### 4. « *Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es.* »

##### *Une identité morale*

Proverbe connu qui entretient sûrement des relations incestueuses avec d'autres proverbes connus du genre « On apprend à hurler avec les loups » et « Qui se ressemble s'assemble ».

Il y a quelques années, *Fit for Life*, livre paru aux États-Unis, signalait sur sa couverture que « You are what you eat ». À la suite de ces énoncés, on peut se demander s'il y a un rapport de causalité entre les composantes et la totalité d'un individu. Est-ce qu'il y a un fondement, par exemple, à l'hypothèse voulant que les peuples vivant en bordure d'un littoral vont développer des voix de grande qualité, être plus superstitieux que les autres et voyager plus souvent que la moyenne?

Est-ce que mon affiliation avec Marcia Babineau, Gérald LeBlanc, Claude Beausoleil, Maurice Arsenault, Linda Léveillée, Paul Bourque, Marc Paulin, Robert Melançon, Hélène Paulin, Cécile Chevrier, Gilles Bélanger ou Pierre Bernier a une importance quelconque quant au choix et au poids de mes actes pour affirmer mon identité?

« Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es », « C'est au fruit qu'on reconnaît l'arbre » et « Dieu reconnaîtra les siens », c'est certain. Autres proverbes connus, autres témoignages d'une identité qui passait nécessairement par l'identité du troupeau.

#### 5. *Hors-Québec. Une identité territoriale*

Hors-Québec, comme hors contexte, hors-jeu, hors commerce, hors série, hors cadre, hors-concours, hors d'ordre, hors-la-loi, hors-d'œuvre, « Hors de l'Église point de salut »...

Après avoir été des Acadiens durant près de quatre siècles, nous nous sommes fait dire récemment par certaines autorités gouverne-

mentales que nous étions désormais des « Hors-Québec ». Cette appellation produit un malaise fondamental puisque nous ne pouvons, cela va sans dire, nous prévaloir de l'identité québécoise, non plus que de l'identité canadienne-française, puisque les Québécois sont toujours dans la Confédération, et nous ne pouvons non plus n'être que des Acadiens puisque nous faisons partie d'une diaspora disséminée autour du Québec qui désormais gère les francophonies canadiennes en fonction de ses propres aspirations. Dans cette optique, notre identité semble passer par l'assimilation à la réalité québécoise qui nous propose une autre déportation vers son territoire. C'est aussi le projet du COR, Conference of Regions, parti d'extrême droite qui forme présentement l'opposition officielle du Nouveau-Brunswick et qui préconise une déportation des Acadiens hors de leur province.

Par ailleurs, les Acadiens eux-mêmes ont mis en avant la notion d'un pays sans territoire, ce qui fait l'affaire de plusieurs, surtout de la diaspora qui affirme une identité complaisante dont le folklore est le fer de lance.

### **6. Bélier. Une identité astrale**

Je suis venu au monde le 7 avril 1946 vers les six heures du matin, mais l'heure est très approximative car je suis né à la maison pendant une tempête de neige, une des dernières de cet hiver-là. Les routes étant fermées, mon père dut avoir recours aux services de la sage-femme du village qui, assez âgée, n'avait pas fait d'accouchements depuis une bonne dizaine d'années.

Ma mère faillit mourir des suites d'une hémorragie que la sage-femme n'arrivait pas à juguler, ce qui fit que, dans l'énerverment, on oublia de noter l'heure exacte, mais, selon ma mère, ma naissance aurait eu lieu aux premières heures du matin. Sans être certain de l'heure, je suis tout de même certain du signe mais, en raison de cette lacune, il est très difficile de calculer exactement ma carte du ciel; dans ces cas, on procède la plupart du temps par vérifications avec les caractéristiques du signe astrologique.

Le Bélier est un signe enfantin. C'est le caractère dont je me souviens principalement de tous les livres que j'ai lus à ce sujet. J'ai

été à même de le vérifier quantité de fois chez les autres personnes qui partagent avec moi ce trait identitaire.

### **7. Le zen. Une identité insoupçonnée**

Quand j'étais enfant, j'avais une fixation sur la neige, sur la blancheur de la neige. J'aimais regarder par la fenêtre cet espace sans tache, sans trace, pur et serein qui, à l'été, se recouvrait d'herbe verte et haute. Je voulais que la neige soit immuable. Une belle feuille de papier blanc immaculée. Peut-être que dans une autre vie j'ai été Mallarmé ou Edgar Allan Poe. Le blanc de la neige qui se mélange dans une confusion sublime au blanc de la page. Le zen dit que toute vie est souffrance.

Les Acadiens, de par leur histoire, ont appris le renoncement. Ils ont choisi la mer, lieu du flegme et de la persistance, pour semer leur mémoire. Ce silence des Acadiens, de l'Acadie comme lieu d'une grande blessure cautérisée par le silence de la mer, la blancheur du silence en a fait à leur insu des adeptes du zen. Un des exemples parfaits de cette philosophie reste, dans mon esprit, le boxeur Yvon Durelle qui épuisait ses adversaires en encaissant le maximum de coups, comme une sorte de méditation, puis il relâchait toute sa tension à la fin du combat pour expédier l'autre irrémédiablement au plancher. Un peu comme les archers zen qui relâchent leur flèche à la fin de leur méditation. Le zen dit que la souffrance est causée par le désir.

Cette obsession de la blancheur, de l'intouché, est sans doute à la base de mon obsession à l'égard du papier. À Paris, j'avais l'habitude d'aller chez Paris-Papier, immense magasin où on ne vend que du papier, et d'y demeurer des heures à la fois, jusqu'à ce que je ne puisse plus m'endurer, et, au moment où j'allais me ruiner, je sortais sans acheter quoi que ce soit. Le zen dit qu'en maîtrisant le désir on arrive à contenir la souffrance.

### **8. Giotto. Une identité mystique**

Je voyageais en Italie, je ne me souviens plus de l'année. Le nord de l'Italie, la section industrielle, la section culturelle, la section historique. Turin, Milan, Venise, Florence, Sienne, Gênes, Padoue...

Comme j'étais en Italie, je me suis dit que ce serait intéressant de voir les fresques de Giotto à la chapelle de l'Arena, à Padoue. Nous nous sommes donc rendus sur les lieux. C'était l'hiver. Il faisait soleil. Le gardien ouvrit la grille de fer forgé et nous fit entrer dans la chapelle, et c'est là que j'ai vécu l'un des moments les plus émouvants de toute ma vie.

Il ne s'agissait pas d'une sorte de déjà vu, non plus que du *flash* courant des gens qui visitent l'Europe en fantasmant qu'ils sont en train de suer sur un échafaud à créer des fresques sublimes pour un prince fou, avide d'immortaliser sa gloire et ses guerres. Non, il s'agissait du même sentiment qui m'avait saisi et ému en visitant la cathédrale de Chartres. Un sentiment d'une ferveur intense. Le fait que Giotto avait peint cela, non pas comme un système de référence, mais comme un acte de foi.

Il croyait aveuglément à la peinture, de la même manière que nous croyons aux 525 lignes du signal vidéo. La peinture était le langage le plus digne et le plus fiable de tous les systèmes de communication de son époque, et il était aux commandes, il innovait et il travaillait dans un langage commun. L'intensité de son bleu, la franchise de ses solutions picturales, le paradis sur terre.

### 9. Barthes par Barthes. Une identité fictive

Roland Barthes, dans son livre autobiographique *Barthes par R.B.*, affirme que tout l'effort d'écriture de son livre doit nous amener à le considérer « comme un personnage de roman ». De la même manière, Jacques Godbout dans *L'écrivain de province*, autre livre autobiographique, affirme qu'il s'agit d'une « œuvre de fiction à propos de [sa] vie privée ».

Le dernier rempart de la lente dissolution de l'art contemporain aura été l'artiste lui-même. Hervé Fischer a produit, dans les années 1970, une série d'œuvres basées sur une hygiène de l'art qui consistait d'abord à déchirer les œuvres et, ensuite, à mettre l'artiste aux ordures, l'art étant, selon lui, une notion définitivement périmée. Achille Cavallini, que j'ai rencontré à l'occasion d'un voyage à Brescia, en Italie, m'a alors dit que l'Histoire était à la poubelle et qu'on pouvait désormais s'en servir comme matériel recyclable en œuvre

d'art, ce qu'il avait fait en s'inventant une personnalité historique. L'artiste américain Les Levine a affirmé en ce sens que, quand un système de communication est désuet, il devient tout de suite un matériel de prédilection pour la galerie d'art.

Ainsi donc, l'identité de l'artiste se confond avec son œuvre. Même en utilisant sa vie comme référence, il n'échappe pas à l'aveu de faire de la fiction. Même s'il écrit au *je*, il n'a plus le moyen de stabiliser son être dans le réel, ne serait-ce que pour le temps, trop bref, de se trouver un nom et de parler au présent. Décidément, la route est longue du « Je pense donc je suis » au « Je est un autre ». Le temps d'une postmodernité si mal posée.

### **10. La photographie. Une identité temporaire**

La seule photographie qui existe de moi enfant a été prise par une cousine de ma mère, quelque part au début des années 1950. Je suis debout dans l'herbe, devant une vieille maison, avec une main devant le visage, probablement pour me protéger des rayons du soleil. Derrière moi, dans l'herbe, on voit un petit cheval en plastique monté sur un chariot et que je tirais partout où j'allais. Je ne suis même pas certain si le cheval fait partie de la photographie ou s'il fait partie de mes souvenirs de cet après-midi-là. La photographie est maintenant toute craquelée d'avoir été trop manipulée et mon visage est méconnaissable. Alors, je ne peux pas fantasmer sur cette image et me dire : « Tu as déjà été ça, quelque part dans ta vie, tu as eu cette identité-là. »

Au début de son invention, la photographie identifiait totalement le sujet, ce qui, dans le langage, se traduirait par : « C'est moi sur cette photo. » Avec le temps, par suite de l'accessibilité du phénomène et grâce à la souplesse du média, on en est arrivé au stade de la représentation, soit, toujours dans le langage : « C'est une photo de moi. » Puis, récemment, avec la banalisation de l'image, on dit souvent : « Ce n'est qu'une photo. » Sans plus. Qu'importe si on a les yeux fermés, si les cheveux ne sont pas à la bonne place, ce n'est qu'une photo. Il y en aura d'autres. Dans une seconde, on pourrait en prendre jusqu'à 1 000 et, dans une heure, 3 600 000 si on s'appliquait. Certai-



nes vont figurer dans des documents qui vont servir à nous identifier, mais identifier quoi, identifier qui, à quel moment?

### 11. *L'échec de l'histoire. Une identité éclatée*

Quand j'ai lu *L'impureté*, le livre de Guy Scarpetta sur la postmodernité, il m'a semblé qu'il s'agissait d'une sorte de traité de religion sur la croyance que nous devons être un pour toujours ou, du moins, que nous devrions désirer ne faire qu'un avec l'Unique. Pour satisfaire à ce besoin, il faudrait évidemment une maîtrise absolue de l'esprit sur le corps. Mais, de nos jours, une telle manœuvre n'est guère recommandée, car la ligne médiane risque de se déchirer à tout moment et les démons pourraient en profiter pour se répandre à la grandeur de notre vie.

Voilà évidemment tout le dilemme qui se profile dans cette histoire d'identité, comme si on pouvait trouver un refuge pour se résorber, pour se contenir, pour se nommer une fois pour toutes. En raison de notre religion, nous devons nous garder purs et exécuter le projet de notre Créateur, c'est-à-dire tendre vers une fusion complète dans la lumière étourdissante, alors que tout nous porte vers l'espace sombre et une dérive plurielle. « Je suis légion », dira Satan au Christ. Une angoisse qui n'a pas fini de hanter les sectes qui écoutent des disques à l'envers pour entendre les messages du Malin.

Alors le postmodernisme pourrait bien être la réponse temporaire au fait que tout est relatif, individuel, désespéré, ou est-ce que la postmodernité ne serait pas plutôt un reflet de ce qui se produit : une rupture constante, à l'image d'un siècle qui se veut un immense patchwork? « Beau comme la rencontre fortuite d'un parapluie et d'une machine à coudre sur une table à dissection », comme disaient les surréalistes des années 1930, à la suite de Lautréamont. Ce qui nous ramène à la vieille discussion voulant que les artistes soient des précurseurs ou de simples témoins des changements sociaux d'une époque.

## 12. *La projection du sens. Les rendez-vous de l'identité*

À l'automne 1976, je suis allé à Rochester, dans l'État de New York, rencontrer Nathan Lyons qui était alors le directeur fondateur du Visual Studies Workshop.

Lyons était le seul maître à enseigner au Visual Studies. Les autres étaient des instructeurs qui n'avaient pas de compréhension globale du média. Lyons parlait en apparence sur n'importe quoi. Les chaises étaient disposées en cercle, d'une manière tribale, l'énergie concentrant vers le centre, vers le lieu du feu absent. Je ne me rappelle pas d'une seule chose qu'il ait dite au cours de ces sessions. Tout ce dont je me souviens, c'est de la dynamique qu'il arrivait à créer.

Un soir, quelqu'un s'en est pris à lui en l'accusant de fumisterie, en disant qu'il ne voulait pas partager son information avec nous. Après un long sourire, Lyons précisa qu'il s'agissait de la seule pédagogie valable. Sa stratégie visait à nous rendre responsables de notre perception et son apparente inertie était sa manière de nous forcer à acquérir une identité. Toute forme d'expression est un rendez-vous où la question de l'identité est sans cesse à l'ordre du jour. L'art est un baromètre de cette situation. Depuis le début du siècle, tout le concept de l'énonciation artistique est fondé sur un paramètre de plus en plus embrouillé où le spectateur devient responsable du sens. On aurait pu s'en douter il y a longtemps que la vie remplirait un jour le moule vide de l'art et que notre identité aussi serait une projection, un hologramme, un concept virtuel et digitalisable.

## 13. *Quelques stigmates. L'identité du corps marqué*

J'étais enfant. Je sciais une planche avec une scie trop lourde pour mes forces. La scie a sauté et m'a presque emporté l'auriculaire de la main droite. Je peux encore lire une marque blanche au-dessous de la jointure.

J'avais 30 ans, à Paris, dans un bar, à la suite d'une discussion sur la monnaie, le gorille de service me donna un coup de poing qui me projeta contre une table. Résultat, quatre points de suture au

milieu de la lèvre supérieure et une cicatrice que je peux sentir quand je me mords la lèvre avec les dents.

Ce qui fait que si j'ai un accident on pourra m'identifier. Ce qui fait que mon corps garde une consistance qui se dégrade, mais qu'on pourra toujours arriver à repérer.

Dans *Profession reporter*, le film d'Antonioni, à propos d'un journaliste qui change d'identité avec un trafiquant d'armes, on trouve deux corps qui se ressemblent au point d'être presque identiques. Tous les signes apparents sont là. L'histoire est la même en surface, mais, en réalité, le protagoniste passe d'un rôle de témoin à celui d'agresseur. Tout le film est marqué par la fuite, le vide et le désarroi – des images annonciatrices de la faillite de la technologie –, la présence du désert et la déroute finale sous un soleil écrasant.

On pourrait croire que tous les gens se ressemblent. Leurs histoires sont interchangeables. Les corps aussi. Voilà peut-être le genre de conclusion qui ferait s'écrouler tous les fichiers où sont classifiés les corps, leur adresse et leurs stigmates.

#### **14. Le discours de McKenna. Une identité amérindienne**

Le premier ministre Frank McKenna, après bien des pressions du milieu artistique, s'est enfin résigné à mettre sur pied un Conseil des arts, pour la province du Nouveau-Brunswick. Dans son discours d'intention, il a mentionné les noms d'un certain nombre d'artistes acadiens. Ils vivent tous à Montréal et je me demande s'il était inconscient – lui ou celui qui a écrit son discours – ou si, pour être un artiste acadien, il faut naître au Nouveau-Brunswick et ensuite émigrer le plus vite possible vers le Québec ou ailleurs.

Dans *Voyage en Amérique sur un cheval emprunté* de Jean Chabot, film dont on découvrira trop tard la pertinence, il y a un Amérindien qui donne une entrevue devant un paysage où, dans l'arrière-plan, on voit passer des fils à haute tension. Il dit une phrase qui m'a profondément marqué, à savoir que c'est la terre qui fait la personne et non pas le contraire. Mais peut-être qu'il y a aussi et surtout cette équivalence dans la dépossession, qui fait qu'entre Acadiens et Amérindiens il y aura toujours ce drame inexorable.

Eux aussi ont des problèmes de nomenclature, de fichier, de dossier historique, de malaise planétaire, mais un tel drame, dit-on, ouvre l'âme et lui donne une grandeur et une dignité démesurées. La preuve, le peuple noir et sa musique *soul*, comme un trop-plein d'âme, comme les plaintes en mineur du peuple acadien. Une identité pour rien, puisque c'est toujours l'autre qui nomme, qui nous renfloue dans le hors-Québec, dans l'arrière-pays, qui nous fait passer de Sauvage, à Indien, à Amérindien, à aborigène, à autochtone, à Première Nation, alors qu'on a toujours été un Abénaquis. Toute sa vie.

### 15. *Oscar de la Renta. Quinze minutes de suridentité*

La seule œuvre de moi qui soit dans la collection du Musée d'art moderne de New York est un petit livre que j'ai fait lorsque j'étudiais au Visual Studies Workshop et qui a pour titre *Oscar de la Renta and Other More or Less Related Stories*. Il a été fait à partir d'une publicité trouvée dans le *New York Times* et il est constitué de divers agrandissements et redécoupages de la même image. C'est Joan Lyons du Visual Studies Workshop qui a fait la vente. Peu de temps après, elle m'a écrit pour me dire la nouvelle en ajoutant à sa lettre un commentaire très ironique: « Well Herman, I think you're now a famous-type person. »

Andy Warhol, le gourou du pop art, a dit dans les années 1960: « In the future, everyone will be famous for 15 minutes. » Une célébrité éclair, car la liste d'attente est longue. Dans un monde de plus en plus conscient du pouvoir des médias, la gloire paraît le seul échappatoire à l'anonymat chronique dans lequel tout individu se croit irrémédiablement plongé. Marshall McLuhan, en citant je ne sais plus qui, disait qu'il était « well-known for being well-known ». Mais ce trop-plein, ce débordement de célébrité, cette gloire qui élève votre figure au rang des icônes, et si possible votre corps au schéma des silhouettes, accordent aussi la grâce de l'unicité du style, de la verticalité du corps qui se pose alors comme un jalon contre l'érosion de l'éternité. Il s'agit de durer dans les replis du langage ou dans la pluralité des vies et, si possible, dans les deux en même temps.

Mais la ligne d'attente est longue et la tentation est grande de la couper.

### **16. La perméabilité des autres. Une identité irrésorbable**

Northrop Frye a déclaré dans une émission de la CBC que le problème avec le pays que nous habitons, c'est son espace irrésorbable, ce qui fait que nous nous sentons sans cesse avalés par l'espace. Évidemment, une telle déclaration ramène à l'esprit l'œuvre monumentale de Réjean Ducharme qui, dans *L'avalée des avalés*, a abordé un peu le même sujet, sans doute sur un mode différent, mais c'est toujours cette notion de ne pas pouvoir aménager le territoire complètement, de ne pas pouvoir lui donner cette patine européenne qui nous rendrait la vie plus douce et les soirées moins longues.

Peut-être pensons-nous comme Vigneault que nous sommes les habitants d'une saison, l'hiver, trahis par tous ceux qui s'enfuient vers la Floride. « Demain l'hiver, je m'en fous, je m'en vais dans le Sud au soleil [...] et je penserai à vous », dira plus tard Robert Charlebois, et tous ceux qui partent en *charter* pour Cuba ou Saint-Domingue n'en pensent pas moins. De génération en génération. Pourtant notre latitude nous prédispose à de plus vastes échanges avec la Russie et la Suède, si seulement nous arrivions à nous entendre, à nous émettre, à être moins avalés par notre passé colonial.

Margaret Atwood, parlant de Northrop Frye dans une sorte d'éloge funèbre qu'elle fit paraître dans le *Globe and Mail*, rappelait son idée selon laquelle il n'y a pas de pays sans histoire. Peut-être n'avons-nous pas encore commencé à nous raconter en étendue, trop occupés à planter nos racines, selon la tradition, c'est-à-dire en profondeur. Quant à Réjean Ducharme, il est toujours parmi nous dans son œuvre.

### **17. On Kawara. Le rêve d'une identité**

On Kawara est un peintre américain d'origine japonaise, à moins que ce ne soit un peintre japonais vivant aux États-Unis. Parfois, lorsqu'il voyage à l'étranger, il passe un contrat avec une galerie d'art

et fait parvenir, à l'adresse de cette galerie, des cartes postales dont le seul message est invariablement : « Je suis toujours vivant », et c'est signé : On Kawara.

Ses toiles sont de petites dimensions. Environ un pied carré. Sur chacune, il applique plusieurs couches de peinture de la manière la plus uniforme qui soit. Il garde un journal qui est un peu comme l'histoire de toutes les toiles qu'il a faites avec des échantillons de toutes les couches de peinture qu'on retrouverait en dessous de la couche finale. Chaque peinture doit être exécutée le jour même où il l'a commencée, sinon elle sera abandonnée. Il ne peint qu'un seul sujet, soit la date du jour où il exécute la peinture. Les chiffres sont l'unique sujet de son œuvre. Quand la peinture est terminée, il la place dans une petite boîte de carton gris. Il recouvre le fond de la boîte d'un morceau de papier journal découpé dans la première page du quotidien le plus distribué dans la région le jour où il a réalisé son œuvre.

La plupart de ses peintures sont noires, et j'ai encore en mémoire la rigueur d'une rangée de ces petits rectangles noirs sur le mur dans une exposition que j'ai vue il y a très longtemps. On aurait dit un bout de film agrandi à l'échelle humaine. Parfois, je me prends à rêver que je suis On Kawara et que je travaille toujours à la même chose, depuis toujours, sans penser à me signaler : une identité ferme, une signature consistante.

### **18. *Le Moyen Âge. Le brouillage du corps dans l'identité***

Nous nous avançons dans l'espace avec les mêmes idées erronées que celles des gens du Moyen Âge quand ils croyaient que la Terre était plate et qu'ils vivaient au bord d'un précipice rempli de monstres. De la même manière que les films de Georges Lucas ou que la littérature de science-fiction nous dépeignent l'espace. Nos devanciers aussi souriraient de nos « naïveries ».

Le langage est en train de se dissoudre et les jargons vont surgir de toutes parts. L'anglais et les langues majeures vont remplir le rôle que le latin a joué comme code vide et périmé. La surutilisation d'une langue en affaiblit la portée émotive et littéraire.

Le féminisme actuel pourrait se comparer au culte de la Vierge Marie à l'époque médiévale. Les religions rattachées à la féminité ont toujours été associées à l'obscurité, tandis que celles de la masculinité le sont à la lumière et à la révélation. Non pas que la lumière soit préférable à la noirceur. Le cosmos est sombre ; il vaut mieux se faire à l'idée.

Les codes vont donc s'évanouir ; on va débrancher les circuits et on devra réinventer un nouveau langage. L'intensité des corps en transe. La danse. La musique. Cela se fait déjà dans le rassemblement tribal de la grande célébration religieuse de la musique rock. Un nomadisme constant et partout. Mais ça aussi, c'est encore le Moyen Âge. Alors, peut-être que l'Histoire n'est pas morte après tout et qu'elle agit toujours sa spirale comme le prétendait Vico.

### **19. *La rétrospective Vostell. Une identité dépossédée***

Quand j'étais à Paris, dans les années 1970, j'ai vu l'une des sommes de travail les plus fascinantes qui soient, au Centre Georges-Pompidou. C'était une rétrospective de l'artiste allemand Wolf Vostell. Il y avait dans le musée deux grandes installations. L'une consistait en un espace entouré de barbelés avec une petite porte en métal par laquelle le public pouvait pénétrer. Vostell avait recouvert le plancher de coutellerie. Je ne pouvais m'empêcher de penser aux camps de concentration. À la culpabilité du peuple allemand.

Quand j'étais en France, mes amis étaient pour la plupart allemands et, lorsque j'ai vécu aux États-Unis, la plupart de mes amis étaient juifs. Peut-être parce qu'en Europe j'avais besoin de vivre une dimension américaine, l'Allemagne, tandis qu'aux États-Unis je voulais quelque chose qui transcende l'expérience américaine. Ce malaise constant, cette errance de vouloir être un Américain en Europe et un Européen en Amérique a sans doute quelque chose à voir avec la marginalité du peuple acadien, avec le fait de ne pas avoir de territoire nommable, de ne pas pouvoir produire de cartes géographiques à l'appui, mais de pouvoir dire qu'on habite la Terre entière comme les Juifs et qu'on reste rassemblés autour d'un nationalisme obsédant comme les Allemands. Une identité qui se déporte constamment dans l'errance d'avoir été dépossédée.

## 20. *Le meurtre du père. La suraffirmation de l'identité*

En Acadie, l'identité se transmettait autrefois de père en fils par une sorte de généalogie improvisée qui affirmait à la fois la filiation et l'appartenance au clan.

Dans les sociétés tribales, le passage de l'enfance à l'âge adulte se fait habituellement par des rituels d'initiation, mais en Occident, c'est par une série de confrontations que l'identité adulte s'affirme. Un jour, le jeune homme conduira l'auto du père et fera un *barbecue* sur le gazon familial. Il sera alors devenu un adulte. Le meurtre du père en Acadie n'a pas été perpétré. Alain Masson a dit qu'en Acadie le père est anglais. Il survit dans nos gènes.

Le vrai cœur de mon vrai père a cessé de battre le 5 avril 1992, à 23 h 20. Et depuis, je suis seul au monde. Durant les jours qui suivirent je ne pouvais m'empêcher de penser à la phrase de Kerouac : « Tu m'as abandonné, mon père. Tu m'as laissé seul pour m'occuper du « reste », quel qu'il soit. »

Et à la fin, on a tous connu du monde qui ont vécu blessés et qui sont morts par excès de franchise ; pour prouver qu'ils étaient vivants et qu'ils en avaient une preuve irréfutable.

## 21. *Ma rencontre avec Urs Lüthi à Zurich. Transidentité*

À l'hiver 1976, je me suis rendu à Vienne et ensuite à Zurich pour rencontrer Urs Lüthi, performer dont l'œuvre consistait en une séance de maquillage au cours de laquelle, très lentement, il se transformait en femme.

Le nom que j'ai porté à confusion. Il faut sans cesse l'épeler et les anglophones n'arrivent jamais à le prononcer. Chaque lettre qui m'arrive, ou presque, fait preuve d'une nouvelle orthographe et j'ai toujours dit qu'avec un nom pareil on ne pouvait faire autrement que d'être victime d'une crise d'identité. C'est un très vieux nom, dans la lignée des Zacharie, Pacifique, Achille et autres. Il vient d'un saint trouvé dans le calendrier et dont la fête tombait malencontreusement le 13 avril. Dans le village où je suis né, il existe trois autres Herménégilde. Fernand Seguin, au cours d'une entrevue, avait parlé des agréables conversations qu'il tenait avec son voisin Herménégilde



Hébert. Un des pionniers du cinéma québécois se nomme Herménégilde Lavoie. Ermenegildo Zenna est un couturier qui dessine de très beaux souliers. Les anglophones m'appellent Herman et les francophones, Hermé. C'est un nom dans lequel on peut découper quantité de surnoms et de sobriquets.

À cause de ce nom, il m'est arrivé une multitude d'anecdotes, mais les meilleures sont sans doute d'avoir figuré dans une anthologie de littérature féminine et d'avoir été choisi pour une exposition où j'étais la femme de service. En raison du nom qui se termine en e, les anglophones ont tendance à croire qu'il n'en faut pas plus pour signifier le féminin en français.

## 22. *Évangéline. Une identité mythologique*

Yolande Hébert, qui était ma cousine et qui m'enseignait en quatrième année, nous avait lu un vendredi après-midi l'histoire d'Évangéline, ou était-ce plutôt l'histoire de la Déportation, mais dans ma tête, durant très longtemps, le mythe s'est confondu avec l'histoire. Chose certaine, l'effet fut immédiat et j'en ressentis une effroyable sensation de détresse. Je me suis longtemps demandé si cette histoire faisait appel à une sorte d'angoisse génétique, si c'était un événement dont la trame aurait modifié la conscience collective.

Je me souviens que la première peinture que j'ai faite était un portrait d'Évangéline qui est devant sa maison et qui regarde au loin pour voir les bateaux à bord desquels on force les hommes à s'embarquer durant la Déportation de 1755. Ce n'était pas mon idée, mais une commande de ma mère. Elle m'avait dit que, si je lui faisais cette peinture-là, elle m'achèterait un ensemble complet de tubes de peinture à l'huile. J'avais l'impression que je faisais une bonne affaire.

Dans les livres d'histoire qui nous parvenaient du Québec, écrits par des congrégations religieuses qui n'en revenaient pas de notre malchance, nous étions des martyrs exemplaires, des modèles de résignation et de bon-ententisme. Voilà une des identités dont j'essaie de me défaire depuis toujours, celle mythologique et réductrice du peuple martyr, du petit Acadien qui a tant marché au Québec, qui a appris à parler, qui a été élevé dans une mission, éduqué en métropole, vous savez le reste, la transparence du mythe...

### **23. *Ma thèse à l'École nationale supérieure des arts décoratifs. Une fausse identité***

Ma thèse à l'École nationale supérieure des arts décoratifs est une étude sur la relation entre l'identité et la célébrité. En exergue, il y a une assez longue citation de Daniel Boorstin :

Cependant, n'importe qui ou presque peut devenir une vedette. Au départ, un individu destiné à le devenir est moins choisi pour sa valeur intrinsèque que pour sa capacité à être « reconstruit ». Est-il un réceptacle assez bon pour ce que le public veut découvrir en lui? Pour devenir vedette, il doit laisser sa personnalité dominer son travail; il est jugé sur celle-ci et non sur ce qu'il fait. Dans un univers où s'évaporent les formes de la morale et de l'art, l'homme pour se réaliser déplace tout. Mais sa personne même n'est qu'une invention.

J'avais décidé de faire une série de faux en me constituant vedette du monde artistique et en produisant, par exemple, un faux *poster* d'une fausse rétrospective au Musée d'art moderne de New York ou une fausse couverture du *Time Magazine*. Le jour de ma soutenance arriva et tout le monde m'en voulut parce que j'avais piétiné le sacro-saint monde de l'art. Prétendument. Je venais d'un monde où il n'y avait pas d'artistes, où il n'y avait pas de livres, et je m'étais soudain inventé géant.

### **24. *Mon seul et unique graffiti. Une identité gravée***

« J'étais là. » C'est le graffiti le plus courant, mais en fait tous les graffiti ne disent jamais plus. Affirmer la signature, la présence. Graver dans la matière quelque chose qui va durer, qui va témoigner d'une identité, d'un moment. « J'étais là. » Je suis vivant.

Un jeune peintre de graffiti de New York au cours d'une entrevue: « When the train moves across the city and I see my name on it, I feel like I am somebody. » Anonyme dans une ville. Voir son nom qui bouge, qui voyage. D'une manière contraire, Roland Barthes, dans son cours au Collège de France: « Au fond on signe encore, mais pour des raisons commerciales. »

Une fois, dans des toilettes du Kacho, le club étudiant du Centre universitaire de Moncton, j'ai écrit sur le métal la phrase de Malraux: « Transformer la conscience en destin », phrase que j'avais lue dans

un texte de Robert Frank, repris par Nathan Lyons dans son anthologie sur la photographie américaine, et que j'ai traduite. Je n'ai jamais lu le texte original de Malraux. C'est mon seul graffiti. Parfois, je me plais à penser que nous écrivons tous sur le même mur un immense dazibao.

### **25. *Les Acadiens à Montréal. Une identité empruntée***

Je suis arrivé à Montréal un matin de bonne heure, et ordinairement à Dorval l'avion se gare à la dernière porte, la porte 5, ce qui fait qu'on a beaucoup de temps pour marcher et se faire à l'idée que les Maritimes sont vraiment très loin.

Ce matin-là, nous avons pris un taxi et nous étions allés à l'appartement d'une amie de la femme avec qui je voyageais. Elle était bouddhiste et elle avait décoré un petit autel dans un coin de son salon. La conversation porta sur la méditation et elles s'échangèrent différentes petites informations orientales, tandis que je me réveillais lentement contre la table de la cuisine.

Tout d'un coup, l'amie lui a dit: « Alors, qu'est-ce qui se passe de bon à Moncton? » « De bon à Moncton? » Et dans cette seule affirmation, j'ai réalisé tout le mépris qu'elle avait pour ses origines et le fait que son seul titre de gloire consistait à avoir une adresse dans la grande ville. Je me suis mis à penser à toutes les choses qui me préoccupaient, des choses pour lesquelles cette femme n'avait absolument aucun intérêt.

Elle était en chômage, elle parlait avec Bouddha tous les jours, mais elle ne pouvait pas voir que les gens sont plus grands que les définitions ou les statistiques dans lesquelles on s'évertue à les enfermer ou que le lieu qu'ils habitent; qu'ils sont grands par ce qu'ils font pour augmenter le potentiel de conscience qu'ils ont reçu à la naissance. Les êtres humains inventent parfois de drôles de jeux pour se donner une valeur, une conformité et une consistance.

### **26. *La partie vaut pour le tout. Une identité magique***

C'est une des grandes règles de l'usage de l'amulette et de la conjuration des sorts qu'en magie la partie vaut pour le tout. La

vedette, dont l'identité ne fait pas de doute, répand cette identité en créant son propre culte. Même phénomène avec les reliques de la sainteté. Il y a présentement assez de brins du bois de la sainte croix pour en faire trois. Les adolescentes qui se bousculent et qui pleurent parce que Roch Voisine ne signera pas leur disque n'en pensent pas moins. Edgar Morin parle de la voiture fatale de James Dean qu'on découpa au chalumeau et dont les boulons devinrent des reliques, sans doute adorées à l'heure qu'il est par quelque secte obscure.

Régis Brun est d'avis que les Acadiens ont appris à lire en partie dans des livres de magie qui se nommaient le *Grand Albert* et le *Petit Albert*. Longtemps j'ai cru que la magie était une des grandes forces de l'univers et que certaines personnes pouvaient appeler les esprits et trafiquer avec eux. Je croyais que ces livres contenaient des secrets aussi puissants que *La cosmogonie d'Urantia*. Un jour, quelqu'un me fit cadeau du *Grand* et du *Petit Albert*. Je ne savais pas qu'on les avait réédités. On y trouve quantité de recettes utiles du genre :

Parfum pour savoir pendant le sommeil le bien ou le mal qui doit arriver. Prenez du sang caillé d'un âne avec de la graisse et de la poitrine d'un loup-cervier, autant de l'un que de l'autre ; faites-en des grains avec lesquels vous parfumerez la maison, ensuite, on verra quelqu'un pendant le sommeil qui dira ce qui doit arriver.

### **27. Auditif et visuel, partie gauche et partie droite du cerveau, etc. Les nouvelles identités**

Il y a des milliers de tests qui peuvent témoigner aujourd'hui d'une sorte de malaise, à savoir si vous êtes introverti ou extroverti, si vous êtes de ceux qui croient que le Canada va à sa perte, si vous êtes un auditif ou un visuel, si vous êtes droitier ou gaucher et, surtout, tout ce que signifie le traitement de ces données... Si vous êtes gaucher, on dit que vous voyez de manière globale, tandis que les droitiers ne voient que les détails. Ainsi, une société où les gauchers sont en régression est une société qui s'éloigne de la globalité et qui perd ses directions. On dit tellement de choses...

On peut ainsi changer de groupe d'identité et se trouver des identités qui vont des conducteurs de Honda Accord qui se saluent à un feu rouge aux amateurs qui aiment ou détestent la peinture de

David Hockney, des collectionneurs de tire-bouchons aux disciples de Daffrey John. Des identités nouvelles, fragiles et sans cesse mouvantes, pour accroître encore plus la dimension floue de la personnalité.

Dans les années 1970 (et probablement maintenant encore), il s'est produit en Acadie une série incessante de sondages qui ont rendu les Acadiens suspects d'être porteurs d'un grand secret. Car pourquoi un groupe ferait-il l'objet de sondages aussi exhaustifs s'il n'est pas porteur d'une information qui compromet l'avenir de l'humanité? Encore aujourd'hui, le sondage préside à bien des décisions en Acadie, si bien que c'est la rumeur qui consolide les indécis, les ramène au bercail et confère à leur identité inquiète une solidité à laquelle ils n'auraient peut-être jamais songé.

### **28. Les nouveaux mots. La langue comme identité**

Les mots *achalant, achaler, âge, agent, aiguise-crayon, aréna, assermentation, assermenter, barré, bazou, bec, beigne, bien-être, bingo, blé d'Inde, bleuet, bleuetier, blonde, borne-fontaine, boucan, boucane, bungalow, calques, camisole, cantine, canton, carriole, caucus, cégep, chasse-galerie, chefferie, chômage, cipâte, cretons, croquignole, débarbouillette, eau-de-feu, embarquer, enfarger, épinette, épluchette, farlouche, flanc-mou, fun, gourgane, gruaux, guignolée, halloween, hambourgeois, lave-auto, magasinage, outarde, piastre, piton, pitonner, poigner, polyvalente, portage, poudrerie, poutine, rye, sacoché, séraphin, souffleuse, tabagane, téléroman, tire et tourtière* font maintenant partie du dictionnaire sous la rubrique « Mots français du Canada ».

Il y a des endroits où on n'a qu'à ouvrir la bouche pour être classé sur-le-champ. Impossible d'y échapper. Ça s'entend. Parfois, on peut s'enfoncer dans un marasme qui va jusqu'à « parle pour qu'on rit un peu ». À ce sujet, je me suis amusé à définir une sorte de hiérarchie de l'exotisme des accents qui irait un peu comme suit: les Américains sur les Français; les Français sur les Québécois; les Québécois sur les Acadiens; les Acadiens du Nouveau-Brunswick sur les Acadiens de la Nouvelle-Écosse; les Acadiens de la baie Sainte-Marie sur les Acadiens de Pubnico; les Acadiens de Pubnico sur... sur

qui ? Un jour, j'ai exposé mon problème à une Acadienne de Pubnico qui m'a dit : « Les Acadiens de Pubnico s'exotisent entre eux. »

### **29. La signature. Une identité gestuelle**

*L'immortalité*, le dernier roman de Milan Kundera, s'ouvre par un geste de la main d'une femme qui, bien qu'âgée, esquisse un mouvement d'une jeunesse éternelle. Comme si ce geste, à la manière d'une signature, décrivait dans sa configuration le parcours de toute une vie. Une sorte de geste portrait.

Mon écriture manuscrite est composée de mots où le fil est rarement interrompu. En graphologie, on dit que c'est la marque de quelqu'un qui manque d'organisation. D'où sans doute cette propension de plus en plus affirmée à me complaire dans la production de fragments.

Quant à ma signature, comme celles de tous les « artistes visuels », elle vaut une certaine somme d'argent. J'ai pensé à ce sujet produire une œuvre qui ne serait que ma signature démesurément agrandie et qui serait signée. Ramener ce geste à son ironie, à sa dimension dérisoire.

### **30. Directives. Une identité originelle**

Ce matin à Montréal, un chauffeur de taxi breton, qui me ramenait de Radio-Canada à mon hôtel, m'a redit une vérité que j'avais oubliée depuis longtemps : il faut savoir d'où on vient si on veut avoir une idée de vers où on s'en va.

Nous parlions de la signification du mot « Argoat », le nom de l'hôtel, qui, selon lui, voulait dire « bois » en breton. Il ne parlait plus sa langue qu'il avait oubliée après 25 ans en Amérique. Seulement quelques mots. Je lui ai dit que j'étais acadien. Il a essayé d'imiter l'accent de Viola Léger. Mal, évidemment. Tous les accents sont inimitables parce que « l'accent, c'est comme un pays qui sort d'une bouche », selon l'expression de Julos Beaucarne. Je lui ai dit que j'étais du Nord, ce qui fait que... S'ensuivit une assez longue pause au terme de laquelle il déclara sans prévenir : « Le pays de la Sagouine. » Je lui ai répondu que tout ça, c'était du folklore, comme *Les filles de*

*Camaret* et les chapeaux ronds. Et c'est là qu'il m'a dit que le folklore était important parce que « si on ne sait d'où on vient, on ne saura jamais où on va ».

À une émission télévisée de Radio-Canada, à une Denise Bombardier qui l'accusait d'être folklorique, Antonine Maillet avait répondu: « Si vous prenez « folklore » au sens de son étymologie germanique, au sens de « chant du peuple », alors oui, je suis fière d'être folklorique. » L'identité du peuple acadien passe-t-elle nécessairement par son folklore pour que l'Acadie accède à son destin?